

sommaire

Introduction9

Le « bon français »

- « Pour éviter les fautes, il suffit d'un peu d'attention. » . . .15
- « L'enseignement est inefficace ! »21
- « L'ordre des mots est : sujet-verbe-complément. »31
- « L'oral, c'est toujours relâché. »39

Les usagers

- « Le français s'appauvrit de plus en plus. »49
- « Les mots à la mode envahissent la langue française. »55
- « On doit s'exprimer avec distinction. »63
- « Les Français ne sont pas doués
pour les langues étrangères. »69

Langue et histoire

- « L'orthographe, ça devient n'importe quoi. »79
- « Autrefois, on savait le français ! »87
- « C'est en français qu'il y a le plus
de cas particuliers et d'exceptions. »95

Norme et variétés

« Il n'y a qu'à Paris qu'on n'a pas d'accent. »	107
« Les emprunts mettent le français en péril. »	113
« On assiste à l'uniformisation du français. »	119

Conclusion	127
-----------------------------	------------

Annexes

Glossaire	133
Les sons et leurs différentes graphies	138
Piège de la langue française : l'accord du participe passé .	141
Enseigner le français langue étrangère	147
Pour aller plus loin	151

« Le français s'appauvrit de plus en plus. »

*Selon la variation continuelle qui a suivy nostre langage
jusques a ceste heure, qui peut esperer que sa forme presente
soit en usage, d'icy a cinquante ans ? Il escoule tous les jours
de nos mains et depuis que je vis s'est alteré de moitié. Nous disons
qu'il est a ceste heure parfaict. Autan en dict du sien chaque siecle.*

Michel de Montaigne, *Essais*, 1580-95

De nos jours, on juge que « depuis Platon, le niveau baisse » (*Le Point* hors série, 2009). Et la perte de certaines oppositions est avérée, entre autres l'invariabilité de mots qui devraient être accordés, par exemple cet écrivain déclarant à propos de son dernier livre qu'« il y a des quantités de choses *à laquelle* on n'avait pas pensé » (France 2, 23-11-1993), ou ce diplômé avec son « il en reste deux *sur lequel* un accord de principe existe » (France 2, 09-12-1999), ou ce responsable d'une association qui se félicite de « la mobilisation *auquel* on a participé » (France Info, 22-12-2004).

Ces fautes choquent une partie des Français. Mais d'autres se sont frayé insidieusement leur chemin et sont devenues insensibles à la majorité, ainsi *je demande à ce que*, ou la confusion entre *près* et *prêt*, comme dans « elle est pas *prête* de sauter, la cinquième » (responsable de parti politique, France Info, 29-10-2009).

Mais les utilisateurs sont-ils les seuls coupables ? Pas tout à fait. Car la responsabilité de ces disparitions est à imputer en partie à deux autres causes importantes :

Premièrement, la censure mal à propos. Elle sévissait déjà du temps de Vaugelas, qui reprochait aux bons écrivains eux-mêmes de ne pas vouloir se servir de *si bien que* à la place de *de sorte que*, *tellement que*, alors que c'était déjà le langage de la cour. Et de nos jours, pourquoi les enseignants interdisent-ils à leurs élèves d'écrire *malgré que* ? Présumée incorrecte – « Il est prudent de la remplacer par *quoique* ou *bien que* », (*Le Point* hors série « Parlez-vous correctement français ? », 2009) –, elle est pourtant répertoriée dans les meilleurs ouvrages, et présente dans la littérature, du XIII^e siècle (ainsi dans le *Doon de Mayence*, 1250) à aujourd'hui.

Second facteur, l'usure à laquelle toute langue vivante est soumise : la *mélancolie* a cessé de désigner une maladie pour n'être plus qu'un peu de tristesse ; on *finalise* un dossier, parce que *finir* s'est affaibli ; un *écervelé* n'est plus quelqu'un *qui n'a plus de cerveau*, mais seulement un *étourdi*. D'ailleurs l'effritement du sens engendre parfois des « monstres » qui rendent visible le fait que certains mots sont devenus des supports quasiment vides, d'où la nécessité de les doubler ; ainsi, le préfixe *auto-* avec les verbes réfléchis, par exemple : « le ministre a montré la voie en s'*auto*-qualifiant de » (*France Info*, 11-11-2009), « Aider les femmes à s'*auto*promouvoir » (*Pays Comtois*, 2009), « pas question de s'*auto*flageller » (*France Info*, 05-10-2010).

Au surplus l'érosion possède aussi une qualité positive, car elle est un des moteurs de l'évolution, donc de la richesse d'une langue. Par exemple *terrible*, au sens de « qui inspire la terreur », se lit déjà en 1160. Il lui arrive encore aujourd'hui d'être utilisé dans ce sens mais comme on aime

dans certaines circonstances à se faire peur, la signification inverse, *sensationnel*, *extraordinaire*, *super*, est devenue très courante (même si elle est toujours considérée comme « familière »). Cette diversification manifeste la vitalité de la langue.

Vitalité qui apparaît aussi quand des mots anciens, oubliés, inusités ou rares depuis des lustres sont soudain ressortis de leur purgatoire et retrouvent une nouvelle jeunesse grâce une polyvalence sémantique, tel *respect*, qui a pris depuis quelques années – dit sur un ton exclamatif – le relais de *génial*, qui commençait à vieillir, donc à s'éroder, donc à perdre de son impact.

Partant, une partie du renouvellement du français est également assurée par l'inspiration de ses utilisateurs. Le cas des deux suffixes productifs* suivants est à cet égard éclairant :

Les terminaisons *-eux/-euse* permettent, à partir de substantifs, d'obtenir des adjectifs (*crayeux*, *gazeux*, *bilieux*, *crasseux*, *merdeux*, *savoureux*, *volumineux*, etc.). Aussi, au nom de quoi faudrait-il dénigrer le mot de ce commentateur de foot parlant d'un match *piégeux* (*France Info*, 24-09-2009) ? Que reprocher à cet autre, réapparu récemment dans l'usage des Français (bien que déjà attesté dès le XIV^e siècle dans un manuscrit en dialecte de l'Est de la France) et qui s'est répandu comme une traînée de poudre jusqu'à devenir le titre d'un ouvrage, *Les Taiseux* (J.-L. Ézine, 2009) ?

Composé avec *-erie*, le mot *descenderie* a une apparence étrange. Inconnu des dictionnaires, il est néanmoins courant dans le vocabulaire de la SNCF. Il vient tout simplement de *descendre*, le suffixe servant à former des noms féminins de toutes sortes dont une bonne partie nous est familière, de *boulangerie* à *pédanterie* en passant par *soierie*, etc.

Enfin, comment ne pas citer le fameux *abracadabrantesque* de l'ancien président de la République Jacques Chirac au cours d'un entretien télévisé (2000), mot dont on a fait des gorges chaudes... avant qu'un lecteur de poésies ne rappelle qu'il avait été forgé par Arthur Rimbaud en 1871 !

S'agissant de l'inventivité en matière de langage, la plus grande liberté dans ce domaine revient aux Canadiens, aux Belges, aux Suisses (*traitillés* pour les pointillés dessinés avec des tirets) et autres membres de la francophonie, plus féconds parce que moins timorés, pensant, à l'inverse des Français, qu'ils ont le droit de créer des mots même s'ils n'ont pas été homologués pour cette fonction. Et bien sûr aux jeunes. Par exemple cet enfant de 8 ans qui, voulant montrer l'intensité extrême de son admiration, dit que le jeu qu'il a reçu à Noël est « trop immortel » (sur le modèle de *c'est trop mortel*) ; dans son esprit, *immortel* joue comme un superlatif de *mortel*.

Depuis que le français est la langue officielle en France, il n'a pas été constaté que le nombre de mots ait diminué en rien. Peut-être est-ce le fait que l'on entend de plus en plus de personnes s'exprimer dans les médias, que les interviews sont préférées aux articles rédigés, qui fait ressentir cette impression de dégradation par raréfaction. En réalité, si la langue s'appauvrit d'un côté, de l'autre elle s'enrichit, ce qui rétablit l'équilibre.

Des mots vagabonds

Le vocabulaire voyage ; parfois avec une grande cohérence, parfois aussi de façon étonnante.

Par exemple, nous nous souvenons tous de l'*olifant* dont Roland sonna en vain à Roncevaux. Et il apparaît logique que son acception soit d'abord passée de *éléphant à ivoire* – celui des défenses de l'éléphant – (procédé nommé *synecdoque**), puis à *cor d'ivoire* – l'instrument de musique – (cette fois par *métonymie**), et enfin à *cor* tout court, notamment parce qu'il peut être fait avec différentes matières, et pas seulement en ivoire.

Tout autre est la migration de *coxa* (latin). Par une évolution historique qui semble à première vue normale suivant les règles, il donne *cuisse* dès l'ancien français. Mais *coxa* signifiait *os de la hanche*, en latin. En même temps donc que la modification phonétique s'opérait un changement de sens : le glissement est d'ordre anatomique, la signification du mot passant d'une partie du corps (*hanche*) à une autre (*cuisse*).

Remarquons que le terme médical *coxalgie*, formé directement sur le latin, s'applique bien, lui, à une douleur localisée dans la hanche.

Ailleurs encore, on touche à l'effet comique involontaire. Par exemple, lorsque des journalistes nous annoncent qu'un candidat à une élection *bat la campagne*, à leur idée, c'est que la personne en question voyage énormément pour rencontrer ses électeurs potentiels. Mais le sens de l'expression est sans la moindre relation avec celle-là, car elle signifie : *divaguer, déraisonner*, et même *avoir des troubles mentaux*. Ainsi, *il bat la campagne* se dit de quelqu'un qui tient des propos incohérents.

Pour qui connaît cette expression au sens de *divaguer*, l'entendre appliquer (par ceux qui croient qu'elle signifie *nombreux déplacements*) à une personne politique peut sembler insultant ou alors prêter à sourire !